

S

SEVERIN (Fernand), prénoms déclarés à l'état civil : *Ferdinand-Louis-François-Joseph* ; pseudonymes occasionnels : ABEL MORVAN, HERMAN(I) DE CASTILLE, nom souvent orthographié erronément SÉVERIN ; poète et critique littéraire, professeur à l'Université de Gand, né à Grand-Manil (Gembloux) le 4 février 1867, fils de François-Joseph et d'Elisa Duvieusart, mort à Gand le 4 septembre 1931.

La ferme de Penteville (parfois Pinteville, voire Pendeville) étant assez éloignée du centre de la localité, dont François-Joseph fut échevin de l'état civil, le futur poète fut confié aux soins de l'instituteur M. Sacré : il ne rentrait à la maison paternelle que le samedi. Il n'avait pas huit ans (29 janvier 1875) lorsqu'il perdit sa mère ; à l'âge de cinquante ans, le professeur gardait de celle-ci « un souvenir enchanté ». Quant à son père, qui devait épouser en secondes noces, sa belle-sœur Mathilde Duvieusart, il fut « un idéal de bonté et de franchise ».

La maison natale, située sur la ligne de partage des eaux de la Meuse et de l'Escaut, devait marquer profondément la sensibilité du jeune garçon, qui n'oublia jamais le « mouvement dans les deux cours de la ferme quand, à la fin de la journée, les attelages rentraient par couples, dans un joyeux bruit de sabots et de chaînes ». Le paysage le charmait ; c'est là qu'il découvrit au milieu des

prairies « cette chose merveilleuse une source ». Peut-être vaut-il la peine de citer un bref extrait du témoignage que Severin nous apporta en 1927 : « Je me suis penché plus d'une fois, retenu par un charme singulier, vers le creux sombre où jaillissait avec un léger bruit cristallin, l'eau limpide. Ce bouillonnement m'inquiétait un peu et me faisait penser à quelque chose de vivant... Aujourd'hui encore, le croira-t-on ? les sources exercent sur moi une sorte de mystérieuse séduction... ». On le croit sans peine : le dernier recueil de vers ne s'intitule-t-il pas *La source au fond des bois* ?

Le paysage qui évoquait « à son insu le monde sauvage qu'il ne connaissait pas encore » retenait longuement son regard. Peut-être est-ce lui qui fit naître en Severin une certaine vocation de peintre qu'il regretta plus tard de n'avoir pas suivie : « ma vraie vocation fut toujours celle d'un peintre de paysage, et je me suis fourvoyé dans la littérature » (Lettre à Kochnitzky, 15 juin 1924).

Les bruits lointains parlaient à l'imagination du jeune garçon : ceux qu'apportaient l'express de Bâle notamment : « *La Malle des Indes*. Quelle magie il y avait pour moi dans ces mots ! Tout enfant, avant même que je pusse leur donner un sens déterminé, ils m'avaient frappé par leur sonorité singulière. Plus tard, ils m'évoquèrent des pays inconnus, lointains et merveilleux,

« dont je ne cherchais pas à préciser » l'image ». *L'invitation au voyage*, sans nul doute ; et pourtant le poète ne réalisera que médiocrement son désir non dissimulé de voir d'autres terres, d'autres cieux.

Les études primaires terminées, on envoya l'adolescent, selon une tradition familiale, à la *Domschule* d'Aix-la-Chapelle : il devait y séjourner deux ans, de 1878 à 1880 ; le seul témoignage qui nous est resté de cette époque nous le révèle élève assidu et doué : outre aux études classiques — qu'il poursuivra en Belgique — il s'initie à la langue de Goethe, qui restera un de ses auteurs favoris. La rentrée de 1880 le voit interne au Collège Notre-Dame de la Paix à Namur : il y passera quatre ans, obtenant chaque année de bons résultats qui le situaient « dans la » moyenne supérieure des élèves » (un quatrième prix d'excellence en quatrième, un troisième, en seconde). Redevenu veuf après trois ans et demi de mariage, François-Joseph, que les registres de l'Athénée royal de Bruxelles qualifient d'industriel, quitte Grand-Manil pour s'installer rue Petit Château de Wilder, 71 à Zuen (Leeuw-Saint-Pierre). Le collégien ira terminer ses études secondaires à l'Athénée royal de Bruxelles où il est étonnamment enregistré comme venant du « Collège Notre-Dame de la Paix à » New-Yorck (*sic*) ! ». Il y fait une bonne rhétorique, se classant une fois encore dans « la moyenne supérieure » des élèves », subissant avec grand fruit l'examen sur les matières obligatoires. Dans le groupe des langues modernes, il ne suit que l'allemand où il décroche le premier prix. Vingt ans plus tard, il reviendra dans l'établissement de la rue du Chêne, en qualité de professeur. Sur les bancs de sa classe, Severin rencontra Georges Garnir, tandis qu'en seconde un étudiant moyen se préparait à une brillante carrière : le futur prix Nobel, Jules Bordet, dont le nom aujourd'hui s'inscrit en lettres d'or sur l'austère façade de l'établissement.

Une camaraderie cordiale qui se muait en amitié durable se noua entre les deux écrivains, même si le poète devait, par la suite, émettre des réserves sur les goûts de son condisciple : « avec qui je ne fais qu'un » ou au moins un et demi » (lettre à Mockel du 2 février 1886).

Les deux écrivains, disions-nous : Severin avait, à l'époque, rimé de nombreux vers. En 1885, il avait eu comme « stimulant une lettre de Hugo, » de Lemonnier, de Potvin qui m'en » courageaient sur les vers que je leur » envoyais bien qu'ils fussent médiocres en diable ». Sans doute, s'agissait-il là de l'*Ode*, écrite « en troisième, » à Namur chez les Jésuites » et qui n'était pas la première pièce composée par le collégien. « J'avais à mon » actif déjà avant cette ode un poème » épique en prose (à la Chateaubriand) » qui devait avoir six livres et dont » quatre livres et demi sont finis. » Titre : *Armorix* (épisode de la » guerre des Gaules). Je le relis par » fois pour chasser le spleen. C'est » très long et considérablement » ennuyeux. J'y travaillai deux heures » par jour pendant trois mois et les » moqueries de mes amis qui n'y devaient pas les futures *Mortes nées* » m'arrêtèrent avant la fin » (lettre à Mockel, début avril 1887).

Si le jeune poète ne cessait d'écrire des vers, il se refusait à publier « dans » les trente et six petits canards littéraires qui éclosent tous les ans dans » les rhétoriques » (à Mockel, 21 janvier 1886). C'était, à son estime, « de » la littérature perdue ou des perles » à des coqs ». Jugement sévère, sans aucun doute, mais combien réaliste. Qui se souvient de *L'Elan littéraire* lancé à l'Athénée de Bruxelles par le Cercle littéraire, fondé par les élèves de poésie et présidé par Georges Dwelshauvers, où l'on retrouvait, entre autres, Luc Malpertuis et Léon Leclère ? Le futur philosophe devait y publier maint poème, dont un dyptique *Laure et Pétrarque* et une *Vie de Volney* (1881-1883).

Pourtant quand il s'adressa aux

revues désormais consacrées, Severin fut accueilli sans aménité. Dans la *Boîte aux lettres de La Jeune Belgique* du 10 mars 1885 nous lisons : « F.S. » Zuen. *Iventolandeglaque*, telle est la consonance bizarre de votre premier vers. — Votre lettre est touchante et charmante, mais ce n'est pas une raison pour se laisser attendrir. Vos vers sont médiocres, travaillez, vous ferez mieux, et gare aux chevilles; lisez des vers de Potvin, la réaction vous fera faire des chefs-d'œuvre ». Le conseil était bon et celui auquel il s'adressait ne manqua pas de le suivre : nul plus que le poète du *Chant dans l'Ombre* ne mit autant de soin, ne manifesta autant d'exigence à l'endroit de ses propres œuvres. « Son Impertinence » le page Siebel ne se montra guère plus tendre lors d'un second envoi : « Les étangs réflecteurs des nacrés auro-rales nous semblent assez joyeux, mais moins cependant que *Voici que des couplets s'égrènent, plus suaves qu'un parfum d'abricot cuit aux soleils d'août*. Vous avez l'image rare à coup sûr, mais malheureuse, et nos lecteurs diraient que vous êtes un aimable farceur. Il y a du progressif cependant. Simplifiez et naturalisez (*sic*) ; et surtout ne cherchez pas à chanter plus haut que votre lyre » (5 mai 1885). Le mois suivant, Max Waller se montre résolument plus encourageant : « Il y a progrès. Dans les bruyères, a de très bons vers. Bloquez encore. A vous ». L'assentiment suivit bien vite et le numéro du 5 septembre révélait aux lecteurs du combatif périodique *Les étalons* qui fut la première poésie à connaître les honneurs de l'impression : on y trouve, comme le note Paul Champagne, « des images éclatantes ». Mais le peintre apparaît dans les notations de couleur qui s'accroissent « rouge haleine, splendeur de cuivre et d'or, visières noires, la braise des couchants; fronts de marbre, baiser de feu » ; le désir de faire « héroïque » ne recule pas devant la répétition du sonore *airain*.

Lorsque Garnir publia dans le *Pourquoi Pas?* du 30 janvier 1925 un bref fragment de la *Vision de Radulphe*, son ami montra quelque humeur. Au dire du journaliste, il s'agissait de l'extrait d'un poème comportant « plusieurs milliers de vers ». On nous permettra de mettre cette affirmation en doute. Le Musée de la Littérature conserve un carnet, relié de toile noire, qui contenait, outre une série de pièces publiées, quatre cent seize alexandrins, répartis en sept parties et consacrés à l'*Enfer*. On n'aura garde de crier au chef-d'œuvre, même si on peut découvrir ici d'indéniables qualités. Garnir loue « la sensibilité et le don du pittoresque » et Paul Champagne découvre dans les fragments qu'il a lus « une imagination d'artiste plasticien ». Faut-il rappeler que Severin lui-même déclarait qu'il était « un professeur dont la vocation était d'être poète, un poète dont la vocation était d'être peintre » (Lettre à Kochnitzky, 8 août 1918)? Deux vers consacrés à la reine légendaire d'Assyrie et de Babylone suffisent à nous convaincre :

« Sémiramis voyait crouler ses seins fleuris,

» ses épaules de neige et ses membranes d'albâtre ».

Qu'on nous permette de rectifier une erreur commise par nos prédécesseurs : la *Vision de Radulphe* ne remonte pas aux années de collège. L'avertissement qui figure en tête du poème est daté : novembre 1885 et est donc postérieur à la parution des *Étalons*. Quoi qu'il en soit, cet exercice de style nous montre que son auteur avait élargi sa culture au-delà des limites habituelles de l'enseignement secondaire, puisqu'il nous révèle une bonne connaissance de la *Divine Comédie*, à laquelle le professeur consacra plus tard de nombreuses heures.

Au moment où paraissaient ses premiers vers, Severin s'était inscrit à l'Université libre de Bruxelles : son père le destinait vraisemblablement

aux études juridiques car si on sait qu'il subit avec succès les épreuves de candidature en philosophie et lettres (1886), on ignore tout des résultats qui sanctionnèrent les années où il fut inscrit à la Faculté de Droit (1886-1887 à 1888-1889). Nous savons que le 16 août 1887 il aurait dû se présenter à l'examen devant le jury central ; avec répugnance : « Oh ! le » droit. S'il avait forme humaine, je » l'aurais étranglé depuis longtemps » (Lettre à Mockel, juillet 1887). Mais un incident plutôt drôle devait l'empêcher de subir l'épreuve : il avait perdu ses diplômes de philosophie et lettres ! Il ne se faisait guère d'illusions, d'ailleurs : « J'ai ... un examen » à passer et il est plus que probable » que je serai « mûlé » : il est vrai » que cette année j'ai fait énormément » de littérature » (à Mockel, juillet 1889). Il se voit donc « emballé au » mois de mars » pour « la bonne » raison (que) la quantité de vers » que j'ai faits cette année m'a empê- » ché de savoir mes cours » (*id.*).

Certes depuis que *La Jeune Belgique* lui avait ouvert ses portes, Severin s'était adonné avec ferveur à la poésie. Pourtant après la parution des *Etalons* il paraît boudier la revue dirigée par Max Waller : dès le 4 janvier 1886, il écrit à Mockel, lui offrant trois poèmes pour *L'Élan littéraire*. Il semble que ce soit un sien parent, Armand Hanotieau, qui lui-même y collaborait, qui ait attiré son attention sur le périodique liégeois : peut-être le caractère volontiers wallonisant de celui-ci devait-il séduire Severin qui, à mainte reprise, insiste sur sa qualité de Wallon et va même jusqu'à terminer une de ses lettres « au revoir, mon cher, et » *crescat Wallonia* » (6 juin 1886), en signant une autre « Fernand Severin » li cia d'Giblou (celui de Gembloux » pour les profanes » (octobre 1886).

L'Élan littéraire publia sans délai, sous le pseudonyme de Hernan, les *Sonnet aux muguet* et *Sonnet au cœur espiègle* et les trois quatrains de *Dakila* (douzième livraison, janvier 1886).

Mais Mockel ne se contentait pas d'accueillir sans réserves les trois petites pièces qu'on lui proposait, il insérait dans la *Boîte aux lettres* de son périodique un long fragment de la missive qui les présentait : il s'agissait, en fait, d'un manifeste dans lequel le débutant déplorait que la « jeunesse pleine de feu sacré » fût rare « à présent, en terre de Belgique » surtout, et les amants des chimères, « rient et pleurent dans la solitude ». Il notait que certains auteurs, se dérochant derrière leur œuvre, donnaient des vers éclatants mais dont le cœur était souvent absent. Il déplorait que certains pleurnichassent sur un mode de romance ou de littérature de pensionnat et continuait : « J'ai la foi, je crois aux créateurs » que l'on nomme Van Hasselt, De » Coster, Pirmez, Lemonnier, maîtres » en splendeur poétique, en splendeur » dramatisée, en exquise sentimenta- » lité, en vigueur saine et wallonne ; » mais je crois aussi à ceux qui vien- » dront soit avec de délicates et char- » mantes compositions, comme les » vôtres, d'heureux présage ; soit avec » des œuvres de fer et de sang comme » d'autres et enfin puisqu'il faut le » dire, je crois un peu en moi. Pour- » quoi pas ? diraient les basochiens ». Notons cette prédilection pour les trois « précurseurs » : elle le conduira à pousser ses investigations au-delà des *Heures de solitude* et de *La Légende d'Ulenspiegel*. Notons encore qu'il déclarait d'emblée qu'il haïssait la médiocrité : il ne se fera pas faute d'en administrer la preuve lorsqu'il fera de la critique littéraire.

Devenu collaborateur régulier de *L'Élan* puis de *La Wallonie* qui succédera à celui-ci, il renoncera à son pseudonyme de Hernan, sur les instances de Mockel. Mais il priera ce dernier de publier sous la signature d'Abel Moran le compte rendu qu'il consacre au salon de l'Essor (*L'Élan littéraire*, II^e année, n° 1, 15 février 1886) : il n'hésite guère à exprimer en toute franchise son opinion et ses jugements sont parfois sévères, no-

tamment à l'endroit du peintre Lemmen.

Il serait fastidieux d'énumérer tous les poèmes qui parurent dans les revues dirigées par Mockel. Observons toutefois que dès les débuts d'une amitié qui ne devait jamais se démentir, même si quelque nuage parfois en troubla la sérénité, les divergences en matière littéraire se manifestèrent. « La lutte est amicale, n'importe, elle est sérieuse : cela sert à quelque chose même quand on ne parvient en rien à ébranler son adversaire » (2 février 1886). Sa collaboration le fait ranger dans le camp symboliste ; il répudiera d'ailleurs cette appartenance en signant, en juillet 1887, « le symboliste malgré lui », une lettre où il confrontait les doctrines de *La Jeune Belgique* et celles de *La Wallonie* et où il affirmait déjà qu'« il préférerait sa solitude, avec [son] amour de la jeunesse saine et vivante, avec tous [ses] rêves immaculés ».

Il avait exposé à son correspondant liégeois un plan de travail : « Si je publie des vers, ce qui arrivera peut-être assez tôt, j'ai envie de l'intituler (*sic*) *Missel* et d'y mettre sous forme de litanies, psaumes, cantiques, voire même messe, confession, communion, prière des morts, etc., des vers d'amour, de regret et de nostalgie » (6 juin 1886). On retrouve sans peine cette inspiration, voire les titres évoqués, dans les pièces parues dans *L'Élan littéraire* (*Sicut deus*, *In excelsis*, II, 2, 52-54) ou *La Wallonie* (*Litanies*, I, 4, 101-102 : ce poème est daté 12 juin 1886 et est dédié à Georges Garnir). Tout en collaborant aux revues liégeoises, Severin faisait une nouvelle tentative à *La Jeune Belgique* dont il n'approuvait pourtant point les tendances morales. Une fois encore on lui reproche un manque de rigueur de la versification : « Certaines pièces de la *Wallonie* (n° 4) entre autres les *Litanies* valent infiniment mieux que votre *lied* où vous faites rimer *frais* avec *sacrés*. Certaines strophes sont bonnes, mais

» il nous faut le dessus de votre riche panier et non des choses imparfaites. Ceci dit une fois pour toutes. » Bon courage et amitiés » (5 octobre 1886). L'ostracisme sera de courte durée : le *Lied*, corrigé, paraîtra dans le deuxième numéro de 1887, avec une *Prière* et *Ma semaine sainte*. Désormais, Severin sera chez lui à *La Jeune Belgique* dont le *Parnasse*, qui paraîtra le 15 octobre de la même année, lui réservera une large place : treize poèmes déjà groupés sous le titre *Le Lys* ; cette fleur donnera son titre au premier recueil que l'étudiant peu bûcheur publiera en janvier 1888 chez Lacomblez et Lemerre. Que dire de cette plaquette que son auteur répudiera bien vite ? Que les vers en sont d'une facture solide, que l'inspiration en est peut-être un peu courte et que déjà s'affirme le désir de pureté, le rêve d'innocence qui caractérise l'homme et l'œuvre ; même si la plupart des pièces célèbrent l'amour humain on note des élans comme ceux-ci :

« Ils l'ont vue une fois et l'espèrent
leur Dame,
Et l'entendre parler leur révèle
les cieux... »
ou encore : « Vis et meurs dans l'Eden
d'un chaste souvenir ».

Ce mince recueil fut bien reçu par les confrères du débutant, encore que Mockel, dans ses comptes rendus, ait fait des réserves sur la métrique. Il n'est peut-être pas sans intérêt de souligner que « dans une lettre très savante » Maeterlinck ait loué Severin d'« avoir admirablement compris » le blanc ».

Les encouragements qui accueillirent les quelque vingt-huit poèmes choisis parmi ceux qui avaient déjà été confiés à des revues ou au *Parnasse* durent sans nul doute stimuler l'ardeur de l'écrivain qui s'essayait aussi au poème en prose (*Chant d'orgue*, *La Wallonie*, n° 1, 15 juin 1886 ; *La Rivale*, *La Wallonie*, n° 4, 15 septembre 1886). Severin était convaincu que la prose était un art plus difficile

que les vers : il revient mainte fois sur ce sujet dans sa correspondance.

L'amitié avec Mockel ne devait pourtant pas l'empêcher d'abandonner *La Wallonie* quand l'opposition entre celle-ci et *La Jeune Belgique* prit une acuité telle que ce fut la rupture. L'ainée obligea ses collaborateurs à opter et Severin se rangea, avec un rien de nostalgie, du côté des « parnassiens » : « La Wallonie m'était depuis longtemps chère. En réalité, j'y avais fait mes premières armes » (les Etalons donnés jadis à la J.B. ne comptent pas). Je tenais fort à toi pour une foule de causes qu'il serait indiscret d'énumérer. Tu sais, d'autre part, que j'aime peu les Français qui collaborent maintenant à la Wallonie et l'accaparent. Ce n'est plus Wallon du tout, cela... ». Après avoir indiqué qu'il ne partage pas, tant s'en faut, toutes les conceptions de *La Jeune Belgique* il conclut : « J'ai opté pour elle, en regrettant que des querelles de boutique, des mesquineries bourgeoises, se soient introduites dans une chose aussi absolue et divine que l'art » (lettre datée par Mockel : Pâques 1888).

A ce moment, Severin allait quitter Zuen pour Bruxelles : François Severin avait contracté un troisième mariage ; la famille vint s'installer à Saint-Josse-ten-Noode, 76, rue de Liedekerke (12 juillet 1888). Le poète qui fréquentait le célèbre café Sesino, lieu de rencontre des « Jeune Belgique », noua une nouvelle et solide amitié : Charles Van Lerberghe qui fera de lui son confident. Souvent, il rendait visite, le samedi, à l'auteur de la *Chanson d'Eve* et dans l'appartement de la rue Rogier, où se retrouvaient aussi Albert Arnay (Aernaudts) et Stéphane Richelle (Gabriel Vorstermans), les discussions se poursuivaient souvent fort tard dans la nuit. Comme se prolongeaient à nuit noire les excursions dans la forêt de Soignes ou dans le parc de Tervueren. Severin, « amoureux de la glèbe et des bois », ne se souciait guère de la fatigue de ses compagnons, du moins au témoi-

gnage que Van Lerberghe nous a livré dans son *Journal*.

Il fallut aussi songer à reprendre le chemin de l'Université, dont l'enseignement avait déjà fait évoluer les convictions de l'ancien élève de Notre-Dame de la Paix. Dès le mois d'août 1886, il confiait à Mockel que ses « convictions vacillent » que « la lecture de Tiberghien, de Taine et une étude approfondie de Flaubert, son plus fort faible (1) à présent ont sapé [ses] convictions ultramontaines » et qu'[il] se perd dans un chaos qui pourrait un de ces jours se résoudre en panthéisme et foi en la seule matière ». Cette évolution l'a rendu « singulièrement libre et allégé », et lui fait regretter d'avoir écrit des « machines » telles que le *Renoncement* et la *Chimère* et d'avoir adulé Peladan dans une critique.

Déjà, en effet, l'écrivain avait donné quelque compte rendu critique, notamment de la *Curieuse* du Sâr Peladan, livre qu'il admirait tout en y regrettant l'introduction de la Magie. En 1889-1890 et 1890-1891 notre poète se remet donc aux études ; le 6 mars 1890 il subit la première épreuve du doctorat en philosophie et lettres et, à la troisième session de 1891, il est proclamé docteur avec grande distinction. Il avait entraîné à sa suite son ami Van Lerberghe et « sur les vieux bancs de la rue des Sols », comme l'écrit Gustave Charlier, il rencontre le futur philologue et linguiste Emile Boisacq.

Mais ce retour aux sévères disciplines philologiques n'avait pas tari la veine poétique : en novembre 1890 A. Lefèvre achevait d'imprimer pour l'éditeur Lacomblez *Le Don d'Enfance*. On y trouve les qualités qui caractériseront désormais toute l'œuvre de l'écrivain. Mais ne peut-on, une fois encore, citer l'avis de Maeterlinck, retrouvé dans une ébauche de lettre, qui peut-être ne fut jamais envoyée : « dans le *Lys*, la plupart des poèmes avaient lieu, en quelque sorte, *ab extra*, vous procédiez du dehors vers le dedans ; ici, tout a lieu *ab intra* ;

» ce n'est plus par le décor que l'on
» va à l'âme mais par l'âme que l'on
» va au décor. Je crois que c'est là
» le plus haut signe du poète; c'est la
» sensation que donne la parole de
» Jésus-Christ, par exemple » (12 jan-
» vier 1891 ?)

Il faut observer que sur le plan de la polémique littéraire, Severin allait prendre résolument position, contre-signant avec Gilkin, Giraud et Gille (dont il n'appréciait pourtant pas les vers) une sorte de manifeste publié dans *La Jeune Belgique* (avril-mai 1893) à l'occasion de la parution de la quatrième série du Parnasse contemporain. On y lisait en conclusion : « Aujourd'hui comme alors, nous désirons le libre développement de la personnalité littéraire, pourvu que son expression respecte la nature de la prosodie, l'esprit de la langue et l'essence de notre Art. Quand on défend les idées éternelles, il ne faut pas plus craindre d'être traité d'arriéré que d'être appelé révolutionnaire ».

Cette année 1893 devait être marquée par un certain nombre d'événements importants. Mais il nous faut relever quelques faits déterminants qui la précéderent. En août 1890, le poète (lettre de Van Lerberghe) fit une courte excursion à Londres. Porteur de son parchemin, il décide d'entrer ensuite dans l'enseignement : il fit une brève tentative à l'Institut Rachez. L'expérience semble avoir été plutôt malheureuse : « Je sais, lui écrit plus tard Van Lerberghe, que l'Institut Rachez vous poursuit parfois presque dans vos rêves, comme un cauchemar. Je le sais, vous m'avez dit tout cela » (6 mars 1895).

Aussi, dès que l'occasion se présente, il choisit « l'exil » : il s'en fut au Collège communal de Virton : en janvier 1892, il alla y occuper une chaire de français-latin-grec en quatrième. Pendant quatre années, il devait y dispenser son enseignement ; il se donna tout entier à sa tâche. Écoutons encore Van Lerberghe : « Je suis toujours stupéfait de la

» façon dont vous entendez l'ensei-
» gnement. Je ne sais si je dois vous
» féliciter ou vous faire un reproche
» de cet excès de conscience » (20 fé-
» vrier 1893). Severin s'acquitta tou-
» jours avec zèle de la mission qui lui
» était confiée : celle d'enseigner les
» jeunes.

Pourtant la vie dans la lointaine Gaume ne paraissait pas particulière-ment exaltante et la présence parmi le corps professoral du collège d'Émile Boisacq ne suffisait pas à tempérer la *Sehnsucht*. Une lettre à Ansel nous révèle l'état d'âme du poète trois ans après son arrivée dans la petite cité luxembourgeoise : « Je pourrais aussi vous parler de ma vie à Virton. On a beau contempler de grands horizons, et, chez soi, s'entourer d'images aux nobles figures, fréquenter les plus charmantes figures de l'art (des Iphigénie, des Bérénice, des Jacques le mélancolique et tant d'autres!) la réalité est là, inévitable, journalière, et l'on baigne malgré soi dans la prose et la vulgarité. Vous ne rêvez pas cela : n'avoir personne à qui parler, ni jeunes lettrés ni femmes aimables, ne pas entendre de musique, ne pas voir de peintures, manquer toujours de cette atmosphère d'élégance artistique, qui, à Bruxelles, vous entoure quand vous le voulez. On finit par devenir un barbare, on adopte malgré soi, si l'on ne réagit vigoureusement, les tics, la vulgarité, la sottise des Scythes dont on est coudoyé à toute heure » (16 novembre 1895).

Il arrivait pourtant que l'exilé retrouvât parfois cette joie qu'il avait partagée naguère avec ses amis bruxellois : les longues promenades dans une nature encore intacte ou peu s'en faut. « Et ces petites (?) excursions, interroge Van Lerberghe, à Mont-Quinquin, à la Croix-Rouge, à la Malmaison (Mon Dieu, où n'avez-vous pas déjà été?) c'est encore vous. Vous êtes une hamadryade errante » (31 janvier 1892 ?). Ces plongées dans ce pays sauvage, les modestes mais absorbantes tâches de

l'enseignement ne comblaient pas le « vide » intellectuel qui peinait Severin. Est-ce pour cette raison qu'il accepta l'invitation de Gérard Harry à collaborer, avec toute l'équipe des « Jeune Belgique », à *L'Indépendance belge*? On peut le croire. Dès 1893, on retrouve, en effet, son nom dans les pages du quotidien libéral : il devait lui rester fidèle pendant six ans.

Nous sera-t-il permis de rectifier une erreur commise par certains de nos prédécesseurs : Severin ne fut pas chargé d'un feuilleton de critique littéraire dans le journal bruxellois : ses articles de critique figurent toujours en pleine page. Au début de sa collaboration, le poète ne commente d'ailleurs pas les œuvres de ses confrères. Sauf erreur, les premiers textes qu'il envoya étaient destinés au « rez-de-chaussée » consacré, dans le supplément littéraire dominical, aux *Pages de Wallonie et des Flandres* : ce sont des proses poétiques, dont certaines seront reprises plus tard dans des revues, notamment *La Lutte*, comme par exemple cette *Jeunesse* qui s'ouvre par cette déclaration : « Il y avait du bonheur dans l'air » : sans doute le désenchantement du séjour à Virton colorait-il des plus riannes couleurs les années passées ; mais il faut reconnaître que maint poème évoque, avec mélancolie, le temps de la jeunesse. Il serait fastidieux d'énumérer les *Impressions* que Severin fit paraître dans le quotidien ; mais notons que les morceaux intitulés *Impressions* nous sont présentés comme des « fragments d'un roman » (7 mai et 27 août 1893) et que le premier de ceux-ci chante la Semois.

Ce fut sans doute à la mort du critique en titre de *L'Indépendance*, Gustave Fredericq, que les directeurs de celle-ci pensèrent à confier sa succession au poète du *Don d'Enfance*. Il devait rendre compte des œuvres d'auteurs belges : la vie littéraire à Paris était traitée par Paul Dupray, qui rédigeait aussi des *Notes de lecture*. Trente ans plus tard, Severin écrira à Mockel : « J'ai l'impression que,

» depuis 1880, nous avons longuement
 » pratiqué en Belgique l'admiration
 » mutuelle. Quand les critiques fran-
 » çais révisent ... nos jugements il y
 » a parfois de vilaines surprises... »
 (6 janvier 1923). Cette réflexion lui
 était dictée par l'article de Beaunier
 sur lequel nous reviendrons, mais une
 chose est certaine : jamais celui qui
 « se considérait un professeur, un
 » tout petit professeur » (à Ansel,
 16 novembre 1895), ne mania l'en-
 censeur à l'endroit de ses compatriotes.
 Il mettait dans l'exercice de son acti-
 vité de censeur la même conscience
 que celle qu'il apportait « dans l'ac-
 » complissement de ses fonctions, si
 » fastidieuses qu'elles soient » (*ibidem*).
 Nous ne pouvons analyser ici chacune
 des chroniques qui parurent de 1895
 au 12 mars 1899, date à partir de
 laquelle on ne retrouve plus la *Chro-
 nique littéraire* dans le journal. Mais
 il est intéressant, nous semble-t-il, de
 rapporter quelques jugements, qui
 montrent à quel point le critique se
 voulait objectif. S'il manifestait quel-
 que sévérité à l'endroit de certains
 jeunes, estimant par exemple, à pro-
 pos de *Ce qui a été sera*, de Christian
 Beck « qu'il se peut qu'il ait du talent.
 » C'est tout ce qu'on peut dire jus-
 » qu'ici » ou jugeant que les *Roseaux*
 de Paul Gérardy étaient « trop sou-
 » vent taillés à la hâte » (1^{er} janvier
 1899), l'amitié ne le rendait pas aveu-
 gle puisque les *Entrevues* de Van
 Lerberghe provoquaient ce commen-
 taire : « Sa poésie est quelque chose
 » de subtil et de fuyant, qui attire
 » et qui charme, qui lasse et qui dé-
 » route. Sa pensée a des concisions
 » excessives et des sauts déconcer-
 » tants ; tantôt elle se voile sous la
 » prestigieuse broderie des images ;
 » tantôt l'expression s'en fait fluide
 » et légère jusqu'à n'être plus qu'une
 » sorte de musique, une haleine har-
 » monieuse, un murmure de harpe
 » éolienne » (13 mars 1898) : on le voit,
 le commentateur mêle la réserve à la
 louange. Van Lerberghe pourtant
 s'étonnera que des conceptions oppo-
 sées en matière poétique n'aient pas

inspiré à son ami une condamnation plus rigoureuse : « Franchement, je m'attendais de la part de Severin à quelque chose de bien plus sévère, et c'est entre d'enivrantes fleurs que je dois chercher mes défauts » (13 mars 1898).

Maeterlinck ne sut pas apprécier l'éloge qu'on faisait de son style — car sa prose était jugée « magnifique » —; il prit humeur des réserves, assez rudes, formulées à l'encontre du *Trésor des Humbles* : « Je ne puis m'ôter de l'esprit qu'il y a dans ce livre une part de paradoxe. Les très étranges « essais » qui le composent sont d'ailleurs d'un esprit peu démonstratif, qui trop souvent se contente d'avancer sans trop se soucier de prouver ses assertions, fussent-elles, et elles le sont presque toujours, les plus contraires à l'ordinaire opinion. Ils sont tour à tour philosophiques, esthétiques, moraux et je ne puis songer à les résumer tous. Sachez seulement que faute de partager les extraordinaires intuitions de leur auteur, vous serez à chaque instant dérouté et choqué, et qu'il faudra toute la splendeur de la forme pour vous faire oublier les étrangetés du fond » (23 avril 1896). L'auteur du livre prit fort mal la chose, à ce qu'il paraît : un quart de siècle plus tard, la réconciliation ne s'était pas faite : « Il y a vingt-cinq ans que j'ai cessé toutes relations avec M. Maeterlinck » (lettre à Mockel, s.d. [1922]).

Verhaeren au contraire accepta de bonne grâce les réserves avancées à l'endroit des *Villes tentaculaires* : « M. Verhaeren n'est pas un écrivain. Et s'il ne l'est pas c'est qu'il n'a pas voulu l'être. Réunir patiemment les matériaux variés de l'œuvre, les ordonner dans un but déterminé, leur conférer une forme adéquate et correcte, puis, après avoir laissé dormir son esquisse, y revenir pour la compléter, la corriger, la polir, tout ce classique labeur de la composition littéraire lui semble profondément étranger. On sent qu'il crain-

» drait, en s'y livrant, de contrarier la libre expansion de son instinct. Rien de composite et d'impur comme son style. Il abonde en termes recherchés, en impropriétés, en non-sens. Et le solécisme n'effraye pas M. Verhaeren » (19 février 1896). On le voit, le verdict est sévère; mais on découvre en même temps la conception que Severin se fait de l'œuvre d'art. D'autre part, lors de la parution des *Heures claires*, l'appréciation artistique s'ouvre par une déclaration d'affection : « Nous aimons M. Verhaeren. Et malgré maintes divergences dues à nos goûts naturels et plus encore à notre éducation, nous l'aimons sans nous faire violence » (23 février 1897). C'est que, sans doute, la veine élégiaque du nouveau recueil rapprochait, en fait, le grand barbare de son juge.

Si 1893 marque le début de la collaboration du professeur à *L'Indépendance belge*, cette année est aussi celle du premier voyage à Paris, Severin aurait désiré que Van Lerberghe fût son compagnon de route, mais celui-ci dut y renoncer « [ses] moyens ne le lui permettant pas en ce moment, [il est] pauvre » (3 septembre 1893) : ce n'était pourtant qu'une brève excursion puisque le poète du *Don d'Enfance* nous dira que, comme pour Londres en 1890, elle ne dura que quatre jours et qu'elle se fit « en train de plaisir ». Pour courte que fût cette escapade, elle permit au voyageur de découvrir quelques-unes des merveilles de la Ville Lumière et nous imaginons qu'il fit de longues visites au Louvre, lui que l'exil virtonnais privait de la joie de « voir des peintures ».

Les tâches absorbantes du professorat le rendaient « assez las et mal préparé au travail poétique ». Ce qui n'empêchait pas Severin de persévérer dans la voie de la création. A partir de 1895, *La Jeune Belgique* ayant disparu, nous retrouverons sa signature, jusqu'à sa mort, ou peu s'en faut, dans la plupart des périodiques belges : *Le Coq rouge*, *Durendal*, *La*

Belgique artistique et littéraire, La Vie intellectuelle, Antée, Le Réveil, La Jeunesse nouvelle, La Lutte, Le Thyrsé, Le Flambeau; la liste n'est pas exhaustive. Il envoie quelques poèmes à *L'Ermitage*: mais il attendra de longues années avant de voir son nom figurer au sommaire de grandes revues parisiennes.

En 1895, il publie son troisième recueil *Un chant dans l'Ombre* (Bruxelles, Lacomblez) où l'on retrouve, une fois de plus, le souci d'une pureté morale, retrempée dans la nature, qui a été sa compagne la plus fidèle au cours du déprimant séjour en Gaume: la mélancolie est la dominante de ces poèmes et c'est avec attendrissement que Severin évoque « l'heureuse enfance »:

« C'était assez pour moi du seul
» bonheur des yeux.

» L'aspect, le seul aspect, d'un
» monde harmonieux

» Y contentait si bien ma plus
» lointaine envie!

» Un horizon si pur environnait ma
» vie. »

On observe, une fois encore, l'acuité du sens visuel — « poète dont la vocation était d'être peintre » — comme on pourrait relever les notations chromatiques dont ces vers, d'une forme rigoureuse, sont parsemés. Le dernier lien qui rattachait le poète à son enfance heureuse devait se briser peu de temps après la parution du nouveau volume: François Severin (qui depuis son remariage habitait chaussée de Louvain à Schaerbeek) s'éteignait à Bruxelles (9 août 1895). Nous avons dit le respect que l'écrivain éprouvait pour son père. Il avait d'ailleurs un sens très vif de la famille: ses vacances il les passe souvent chez des proches: chez un oncle à Bovesse, chez son père, chez son frère, avec lequel il sera toujours fort lié; voire chez la femme de son père.

L'exil allait cependant prendre fin: en octobre 1896 on lui confie la chaire de français-latin-grec à l'Athénée royal de Louvain. Le voici revenu dans une

ville universitaire qui offre, dans sa banlieue proche, de nombreux buts de promenade champêtre. Il s'installe pendant deux mois (10 octobre au 9 décembre 1896) au n° 1, place du Peuple, puis établit sa résidence chez le sculpteur Vermeulen, 49, rue des Récollets. Selon son dire, il aimait beaucoup ce coin paisible non loin du charmant jardin botanique. Au témoignage de Charles Govaert, il accepta, « car il était simple et cordial, désireux d'entretenir la flamme littéraire là où elle jetait quelques lueurs », d'entrer au cercle « Le Revival ». Les jeunes qui s'y réunissaient avaient des qualités qui devaient plaire à cet homme pondéré: « pas de bohèmes, assez de tenue, évidemment assez d'esprit pour ne pas laisser dégénérer les réunions en séances académiques ». L'enseignement, la fréquentation des plus jeunes, les promenades dans le bois d'Héverlé, ne ralentissaient pas l'effort poétique. Severin faisait « difficilement des vers faciles » et Govaert qui le fréquenta à l'époque insiste sur les exigences du poète: « J'ai assisté à l'enfantement laborieux de chaque page de *La Solitude heureuse*. Il n'en est pas une qui n'ait été vingt fois remise sur le métier, et quand elle nous paraissait parfaite, seul son auteur se reprochait encore des faiblesses, grattait un mot, retouchait une inversion ».

L'auteur de cet article se trompe peut-être quand il parle de *La Solitude heureuse*: le premier recueil de la période louvaniste est *Les Matins angéliques* qui parut en 1899 dans un volume collectif intitulé *Poèmes ingénus* (Paris, Fischbacher).

Mais, dans l'entretemps, Severin avait réalisé un rêve longtemps caressé: il avait vu l'Italie. En septembre 1898, il put se rendre dans la péninsule: il ne nous a pas été possible d'établir avec précision l'itinéraire de ce voyage de vingt jours. Il séjourna à Venise, Vérone, traversa Bologne, s'arrêta à Florence pendant cinq jours, se rendant à Fiesole: il

ne put visiter l'Ombrie qui était devenue sa terre d'élection; d'autre part, son vieux camarade Georges Garnir n'était pas le compagnon de route idéal : car « il était bon garçon » mais parfait bourgeois qui, devant « les monuments illustres entonnait » des airs de revue de fin d'année, et « qui était toujours pressé de repartir » (à Ansel, 5 mars 1914). Pourtant ce ne fut pas une désillusion, bien qu'apparemment « il eût trop rêvé » (son) Italie, et qu'il soit toujours « dangereux de confronter la réalité » avec ses rêves » (Lettre de Van Lerberghe, 21 septembre 1898).

Nous disions que l'Ombrie était devenue terre d'élection pour le poète : une nouvelle évolution se faisait jour dans son inspiration : lentement se dessinait un retour vers la foi, si pas vers la pratique religieuse, de la jeunesse. La lecture des *Fioretti*, qu'il n'appréciait pourtant qu'assez médiocrement, lui avait fait aimer le *Poverello* : dans *Les Matins angéliques* un poème intitulé *Un simple* évoque la figure de saint François d'Assise :

« C'est lui qui, s'inclinant vers
l'humble et le petit,
Sut évangéliser les bêtes et les
fleurs.

» Amour à qui tout cède, a placé
dans sa voix
» Cet ascendant si fort et si simple
à la fois :

» Les plus tendres, dit-on, sont les
mieux obéis ... »

Avait-il lu, à l'époque (1896), en traduction, le *Cantico di Frate Sole*? Rien ne nous permet de l'affirmer; mais on peut le supposer. La déception dut être forte de ne pouvoir pousser jusqu'à cette Ombrie, déjà chantée en 1897, où se serait dressée cette *Maison élue* :

« Ce serait, vers Assise, au bienheureux pays

« Que la douceur du ciel, jadis, a
visitée ... » (1897).

Dans ces *Matins angéliques* plane encore cette *Sehnsucht* que nous avons

déjà relevée dans les volumes antérieurs. Le recueil, qui ne parut jamais séparément, fut donc inclus dans un volume où l'on avait déjà fait un choix sévère dans la production précédente; on le verra, à chaque réédition de ses poèmes, Severin élaguer : il rêvera toujours d'être l'auteur d'un seul livre, mais qui soit parfait.

En 1900, il semble avoir nourri le désir de revenir dans sa famille, à Bruxelles : mais, sans doute, le décès de la troisième femme de son père bouleversera-t-il ses projets. Après les vacances d'été, il reprit donc le chemin de Louvain où il eut son domicile au 40, rue du Moulin (27 juillet au 31 décembre 1900). Sa sœur Gabrielle vint alors le libérer de la solitude devenue sans cesse plus pénible. Le 1^{er} janvier 1901, ils s'installèrent au 88 rue Frédéric Lints; comme le remarque Van Lerberghe, son ami d'une santé fragile et d'une sensibilité trop aigüe, trouve enfin quelque répit à sa détresse morale : « un jardin, » avec une sœur qui, tout en ne troublant pas votre solitude, vous apportera cependant la douce impression du foyer familial » (28 novembre 1900).

Les cinq années qui suivirent furent plus sereines : certes, les tâches professionnelles sont encore absorbantes, surtout pour celui à qui la conscience du devoir imposait toujours les exigences les plus sévères. Mais il éprouve moins l'isolement que les années précédentes : en août 1901, il retourne pendant trois semaines en Italie. Est-ce en cette occasion qu'il s'arrête sur les lacs du nord de la péninsule et qu'il visite Parme? C'est probable car s'il rejoignit Van Lerberghe à Venise ce fut semble-t-il pour peu de temps : « Quelques jours passés ensemble dans la ville incomparable, » dira-t-il plus tard dans l'éloge qu'il fera de son ami, à cela se borna le beau voyage d'Italie dont nous avions rêvé jadis, aux heures enthousiastes de la jeunesse ».

La ville incomparable : Severin

devait consacrer à son séjour dans la Cité des Doges un article où les commentaires sur les œuvres d'art alternaient avec des notations sur le paysage, des impressions sur l'atmosphère qui règne dans les *calli* : « ce qui achève le charme de cet endroit, c'est la vie et la mort, ni plus ni moins » (*Impressions vénitiennes*, dans *Revue Générale*, juillet 1902, p. 64-80). Plus tard, il accueillera ses *Matins vénitiens* dans *La Source au fond des bois* : il y retrace les sensations qu'avait évoquées l'article paru en 1902. En 1903, il donnera à la même revue ses souvenirs d'une excursion dans l'Eifel (*Dans l'Eifel*, dans *Revue Générale*, avril 1903, p. 231-244) comme il nous confiera ce qu'il a éprouvé *Dans les Hautes Fagnes* (*Revue Générale*, juin 1905, p. 823-835). Ce dernier article, dédié à Madame Ivan Lutens, commence par ces mots : « La « halte » de Hockai, où la voiture de Xhof-fraix est venue nous prendre à l'arrivée du train, est située très haut sur le plateau des Fagnes, dont le point culminant n'est pas éloigné... ». Tout, dans ces pages, est rédigé au pluriel : l'auteur y parlait avec chaleur des premières vacances passées avec celle dont il avait fait sa femme le 3 mai 1904 : Madame Edith Severin-Lutens sera, pour le poète, la plus prévenante, la plus compréhensive des compagnes ; elle l'aidera dans les moments souvent pénibles qu'une santé précaire multipliera au fil des ans.

Le 14 février 1905 Severin est transféré à l'Athénée royal de Bruxelles, où il occupe la même chaire que celles qui lui avaient été confiées antérieurement. Dans l'établissement de la rue du Chêne, qui lui avait délivré son diplôme d'humanités, il est le collègue d'Albert Stassart (Georges Rency), désigné pour cette école par arrêté royal du 3 octobre 1904 et qui y avait pris ses fonctions le 17 novembre. Il devait, par la suite, devenir un collaborateur assidu de *La Vie intellectuelle*, la jeune revue belge fondée par son cadet.

C'est à celle-ci qu'il confiera le 15 juin 1909 ses *Notes d'un Poète sur la Poésie* datées de Louvain 1902 : ce n'est là qu'un fragment des longues réflexions auxquelles le professeur ne cessera de se livrer au cours de sa carrière. Une seconde série de ces cogitations sera donnée en décembre 1920 à *La Renaissance d'Occident* et nous possédons encore d'importants manuscrits dans lesquels Severin s'interroge sur l'art auquel il s'est consacré.

Il a continué à rimer sans interruption. *La Solitude heureuse* paraît l'année même de son mariage (Bruxelles, Editions de l'Association des Ecrivains belges) : elle contient des pages plus apaisées, moins déprimées que les recueils précédents même si la tonalité en est toujours élégiaque. Mais le choix d'une élue l'a conduit vers le bonheur :

« ...Ton amour m'est plus cher que moi-même
 » C'est en toi que je vis, puisque
 » c'est toi que j'aime
 » Et je ne conçois plus de bonheur,
 » sauf en toi ... » (*Le Don Nuptial*)
 et dans un poème dédié à la *carissimae*, éclate *La Joie suprême* : « Tout ce qui m'environne est heureux, puisque j'aime ! »

Le retour à Bruxelles allait permettre à Severin de retrouver les amis d'autrefois ; les deux plus proches pourtant étaient loin, Van Lerberghe séjournant tantôt à Bouillon, tantôt à Paris, Mockel vivant en France depuis des années. Mais il y avait Ansel dont la sensibilité était proche de la sienne : ne l'avait-il pas jugé, huit ans plus tôt, « racinien et » élégiaque » (*L'Indépendance belge*, 26 mars 1897), épithètes que le critique lui réserva généreusement à lui-même. Ansel devint son confident jusqu'à sa mort. Il s'était lié aussi avec Maurice Dullaert et outre Georges Rency, Paul André sollicitait fréquemment sa collaboration : il donna à *La Belgique artistique et littéraire* des poèmes et, pendant un an (1906), des articles de critique littéraire.

L'année 1907 devait lui causer mainte tristesse, car ce qui aurait pu être une joie devait se teinter d'amertume. Deux deuils devaient blesser son tempérament de sensitive : la disparition le 17 mars 1907 de Charles Guérin, qu'il aimait particulièrement et auquel on l'a mainte fois comparé, lui inspira un bel hommage (*Le Samedi*, 30 mars 1907); dans celui-ci, après avoir justifié le jugement « le plus grand poète de sa génération », il n'hésitait pas à prendre un ton polémique : « ce romantisme là est préférable au symbolisme creux de tel ou tel maître, très infatué de soi, mais dont les œuvres n'ont jamais ému personne ». Le 26 octobre 1907, une peine plus lourde encore l'atteignit : Charles Van Lerberghe succombait au mal qui l'avait touché un an plus tôt : c'était tout un pan de vie de Severin qui s'écroulait, une intimité sans faille qui prenait fin.

A quelque temps de là Ernest Discailles, qui depuis 1881 enseignait la littérature française à l'Université de Gand, fut admis à l'éméritat. Le ministre qui devait procéder à la désignation de son successeur, le baron Descamps, confia la charge au poète du *Don d'Enfance*, qui allait d'ailleurs se voir attribuer le Prix quinquennal de littérature pour la période 1903-1907 (arrêté royal du 2 décembre 1908). « Ce n'est pas sans peine, écrivait le nouveau promu à Mockel, que j'ai obtenu cette chaire qui est « décorative » et tout à fait dans mes goûts. Les philologues ont fait, à cette occasion une guerre âpre au Ministre, qui a tenu bon. On prétend que ton ami Wilmotte ne peut digérer ma nomination. Je lui croyais l'esprit plus large » (lettre non datée, [novembre 1907]). La polémique entre le fougueux romaniste liégeois et Georges Rency donne raison aux soupçons de Severin (*Le Samedi* des 7 et 14 décembre 1907). Mais la désignation d'un écrivain authentique comblait de joie ses confrères : toute une page du *Samedi* était consacrée à l'événement (5 octo-

bre 1907); on y voyait le signe éclatant qu'un esprit nouveau [allait] présider aux rapports des lettres avec l'Etat. C'était, en effet, comme le remarque Henri Davignon, « la première fois qu'on enlevait à l'enseignement moyen, pour le porter d'emblée à une chaire professorale universitaire, un écrivain, à raison de ses titres poétiques ».

L'arrêté royal du 14 novembre 1907 qui le nommait chargé de cours, lui confiait les enseignements d'histoire de la littérature française, le cours pratique de critique littéraire et le cours pratique de lecture et de diction. A ces dernières attributions, ses activités antérieures l'avaient dûment préparé. Mais Severin, dont on connaît la conscience professionnelle, allait se consacrer avec zèle à la préparation de la première. L'histoire littéraire est une discipline qui a ses exigences : il fallait se plier à ses méthodes. Le poète consacra de nombreuses heures à la préparation de ses leçons, au point de refuser d'écrire pour le *Mercure de France* un article sur Van Lerberghe. Il ne s'y résoudra qu'après de nombreux mois et la revue parisienne publiera le 1^{er} août 1908 d'attachantes *Notes sur Van Lerberghe*. S'il songe à faire éditer un recueil, encore élagué, de ses poèmes dans la célèbre collection à couverture jaune du *Mercure* — et ce sera chose faite en mars 1908 — il va se consacrer à « l'étude de la période mal connue de notre histoire littéraire, qui s'étend de 1830 à 1880 », en ne négligeant pas pour autant de taquiner la muse : il a désormais « fait deux parts de [sa] vie : cela [lui] est d'autant mieux permis que [ses] occupations actuelles [lui] laissent quelque liberté. Les heures « inspirées continueront à être attribuées à la poésie » (à Mockel, 20 décembre 1910). Le 27 mai 1908, il s'installe au 63 de la rue de la Concorde à Gand et se donne tout à sa tâche. Il entreprend l'étude d'un poète négligé — et mineur — des premières années de notre indépendance : Théo-

dore Weustenraad. En mai 1911, il donne à *La Vie intellectuelle* une étude *Une page peu connue de notre histoire littéraire* (p. 273-282) qui nous parle du climat dans lequel s'ébauche la carrière littéraire du magistrat originaire de Maastricht ; en mars, il avait présenté aux lecteurs de *Durendal* ce poète saint-simonien qui avait débuté sous le pseudonyme de Charles Donald ; enfin, à quelques semaines de la parution du volume *Théodore Weustenraad, poète belge* (Bruxelles, 1914), *La Belgique artistique et littéraire*, qui devait assurer l'édition du livre, en donnait le premier chapitre : *La Jeunesse de Théodore Weustenraad* (15 septembre 1913). Le fidèle Ansel corrigea les épreuves de l'ouvrage, bâti selon les critères les plus orthodoxes de l'histoire littéraire. On a parfois estimé que les jugements du professeur étaient fort bienveillants : n'est-on pas toujours enclin à l'indulgence à l'endroit de ceux à qui on a consacré ses soins ?

Un arrêté ministériel du 7 décembre 1911 créait à l'Université de Gand la section de philologie romane. Les attributions de Severin s'en trouvaient, du coup, étendues. Un arrêté royal du 20 décembre 1911 le chargeait des cours d'histoire approfondie des littératures romanes et d'explication approfondie d'auteurs français (moyen âge et temps modernes). Si le second de ces enseignements n'imposait pas une nouvelle préparation spécifique, le premier astreignait son titulaire à de nouvelles recherches. Ce fut l'italien qui retint d'abord son attention : n'avait-il pas un amour tout particulier pour *il bel paese la dove 'l si sona* (*Enf.*, XXXIII, 80) : à dessein nous avons cité Dante auquel Severin s'attachera plus particulièrement.

En janvier 1912 (lettres à Ansel) il lit *Le mie prigioni* de S. Pellico, dans l'original. « Et avec quel délice ! » Il y a peu de livres qui [l']aient charmé et touché à ce point ». Il apprend l'italien avec « un beau zèle », faisant connaissance avec Goldoni et

avec les vers et les proses de Carducci, dont il affirme « c'est très beau ». Plus tard, il songera « à une grande » étude sur Pascoli qui, d'après ce « qu'[il] en sait est fait pour [lui] » plaire : c'est que Carducci auquel il avait d'abord pensé offre une matière trop vaste (non daté, [1914]). On le voit Van Lerberghe avait vu juste lorsqu'il écrivait « Je suis toujours stupéfait de la façon dont vous entendez l'enseignement ».

L'année après l'extension de ses attributions, Severin voulut retrouver le calme de la campagne : sa santé, d'ailleurs, lui causait des soucis. Il s'en fut donc habiter la « Maison des Ifs » au Briel en la commune de Gijzenzele (21 octobre 1912). A cette demeure il consacra un beau poème, qui paraîtra le 15 juillet 1914, dans *La Vie intellectuelle* et se termine par ce vers :

« Ne cherche pas ta vie ailleurs.
» Elle est ici ».

Achille Cavens, qui fut le premier docteur issu de la nouvelle section, avec une dissertation sur Rabelais et La Fontaine, a narré avec émotion la manière dont le professeur enseignait à son domicile son unique étudiant : après la leçon, la promenade dans le jardin et le silence, langage lourd de sens.

Les « littéraires » qui avaient tant applaudi à la nomination d'un des leurs semblent avoir boudé l'historien des lettres. Celui-ci en éprouva de l'amertume et s'en ouvrit à Ansel : les historiens : Pirenne, Fredericq, Kurth avaient fort prisé le *Weustenraad* ; les confrères en poésie ne mirent guère d'empressement à donner leur avis et Severin s'en plaignait ; sa susceptibilité était blessée. Ansel estimait (20 février) que la lettre à laquelle il s'empressait de répondre témoignait « d'un effet d'irritation qui me semble dépasser les bornes ».

Mais d'autres événements plus graves allaient bientôt contraindre Severin à prendre avec sa femme et son fils Mark (né le 5 janvier 1906) le

chemin d'un exil, cette fois plus douloureux et plus décisif que celui de Virton. La guerre, qui ravagea la « Maison des Ifs » et dispersa une partie de la bibliothèque, conduisit la famille à Utrecht où elle rejoignit, à la Mauritsstraat, chez la belle-sœur, Madame van Leeuwen-Lutens, le frère François, ingénieur, chez qui le poète avait souvent, en Campine, passé des vacances et qui y était installé avec les siens. C'est dans cette ville qu'il fit la connaissance de Léon Kochnitzky avec lequel il entretenait une longue correspondance, même si de profondes divergences en matière artistique en altèrent parfois la sérénité. Bien vite cependant, le poète eut la nostalgie de la campagne, des arbres et des fleurs et, en mars 1915, il déménagea pour occuper dans la Hoge Veluwe une charmante maison, la villa « Bloei-maand » à Nieuw Groevenbeek (Ermelo); en juillet 1915 il se transporta dans une autre résidence, assez proche de la précédente : « Ons Huisje ». Installation toute provisoire encore puisque, le 17 septembre, Fernand Severin rejoignit à nouveau son frère François, qui était occupé dans une usine d'armement, la société belge, Kryn et Lahy, à Letchworth dans le Hertfordshire.

Malgré les circonstances pénibles qui l'avaient conduit dans le beau parc de la Gueldre, l'écrivain y trouva une atmosphère propice à ses rêves; dès le mois de juin 1915 il dédiait un poème à cette région : *Dans la Véluwe* où il disait notamment :

« J'ai pris, de grand matin au tra-
vers de la lande
Un de ces chemins vagabonds,
dont les détours
Plaisent à mon instinct rêveur. »

Arrivé à Letchworth il fixa d'abord son domicile au 40, Broadwater Avenue, mais la maison était mal située, dans une rue très fréquentée, longeant le chemin de fer : les nerfs du poète étaient soumis à rude épreuve. Il trouva fort heureusement un lieu plus paisible, un cottage situé dans un

grand jardin, « The old Elms », à The Glade (Letchworth); tout proches « des sites charmants, des horizons verdoyants baignés d'une lumière laiteuse, des collines harmonieuses et douces... » (à Kochnitzky, 3 octobre 1917). Une fois encore le paysage allait l'inspirer car il y trouvait « Douceur du soir; plaisir d'aller à l'aventure » (*Dans le Hertfordshire*, juin 1917).

On reconnaît le poète de toujours, le flâneur « naturaliste », comme il se qualifiait lui-même, promenant ses songes au milieu de la verdure, des beaux ormes anglais dont il était amoureux. Que devenait le professeur? Dans une conférence à Cambridge (début décembre 1915) il parlait des lettres belges, traitait du même sujet dans des causeries qu'il faisait à Letchworth. Il lisait beaucoup et s'était mis à étudier Dante avec passion. Il apprenait l'anglais; non sans peine, car il avait retrouvé là-bas nombre de ses compatriotes qui se plaisaient à parler leur langue. Le gouvernement le nomma secrétaire de la Commission consultative des Archives de la guerre, fonctions qui le contraignaient à faire, de temps à autre, un voyage à Londres. Le 2 octobre, il alla y consulter un spécialiste otorhino-laryngologue : son oreille le préoccupait. Un traitement s'imposait qui exigeait une visite hebdomadaire. Mais la capitale anglaise ne présentait guère d'attrait, tous les musées étant fermés, ou peu s'en faut, « owing to the war ». En octobre 1918, il se fixa à Oxford où il fut accueilli dans une pittoresque maison, occupée par le professeur Mowat (1 Grove Place). D'autres projets avaient peu à peu germé dans l'esprit de Severin, tout comme dans celui de Kochnitzky : ce dernier, appelé à des fonctions officielles, aurait voulu décider son aîné à partir pour l'Italie. Il envisageait de transformer le Collège Jean Jacobs de Bologne en « Institut belge », sur le modèle des « instituts français », et de faire en sorte que Severin en prit la direction. Pour le convaincre,

il le fit nommer membre du *Consiglio direttivo* de la *Lega italo-belga* qui s'était constituée à Rome (9 mai 1918).

Mais il y avait le jeune Mark, qui devait désormais entreprendre des études secondaires. À l'été 1918, l'écrivain fit des démarches auprès du Gouvernement pour passer en France : le vieil ami Mockel usa de son influence pour que ce déplacement pût se faire dans les meilleures conditions, encore que le postulant se fût contenté d'un enseignement dans un lycée, même en Algérie.

Les événements allaient se précipiter et rendre ces projets caducs : l'armistice devait permettre à la famille Severin de rentrer à Gand où le 12 mars 1919 elle se loge, tout à fait provisoirement, au 7 de l'avenue Saint-Denys : un mois plus tard (10 avril 1919), elle occupe une maison au 104 (ensuite 120) du boulevard Albert où elle se fixe pour dix ans.

Le professeur retrouve son Université, qui a connu de malheureux avatars pendant l'occupation. Par arrêté royal du 30 avril 1919, il est nommé professeur ordinaire : il reprendra ses fonctions avec la conscience qu'on lui connaissait, souvent harcelé par une santé chancelante. Gontran Van Severen, en évoquant ses souvenirs, a rappelé pourtant que « en toutes » choses, il imposait la correction, au « sens le plus large du terme ». Il reprit aussi sa collaboration aux revues : il avait, pendant la guerre, donné un poème aux *Cahiers du front* (*La Jeunesse du Poète, Cahiers*, 1^{er} août 1918). Au périodique créé à Louvain au lendemain des hostilités, *La Jeunesse nouvelle*, il envoie des vers et un compte rendu détaillé des *Pèlerins de l'Aurore* de Kochnitzky ; on le retrouve au sommaire de *La Vie intellectuelle* ; il confie des vers au *Flambeau* et y fera même un compte rendu du livre d'Emilie Noulet sur Léon Diercx, véritable étude sur un poète qu'il aimait particulièrement (30 novembre 1925, p. 303-310). Il manda aussi quelque pièce à la *Minerve française* (tome I, n° 3, juillet

1919 : *Les Arbres. Dans le Hertfordshire*, p. 348-351).

Mais les grandes revues lui restent inaccessibles : certes, à l'intervention de Mockel, il avait été accueilli, dès 1918, au *Mercure de France*, qui avait publié l'*Orgueil humain* (16 mai 1918, p. 257-259) ; ce poème sera repris dans *La Source au fond des bois* (p. 35-39). Dix ans plus tard, le même périodique donne trois pièces (p. 646-651), dont une version retouchée de *La Maison des Ifs*. En 1921, René Boylesve s'offre à l'introduire à la *Revue de France*, mais Marcel Prévost, à qui il transmet « quatre petits poèmes », estime que deux de ceux-ci « ne plairaient probablement pas au » public de la revue » (à Boylesve, 22 décembre 1921) ; la direction demandait de les remplacer par d'autres, mais Severin, auteur peu fécond, n'avait que des « tiroirs vides ». Plus malencontreuse encore la tentative faite à la *Revue des Deux Mondes* : l'envoi était resté sans réponse. A Mockel, qui s'était informé par personne interposée, on avait répondu que « Doumic assure qu'il ne les [les » poèmes] connaît pas et pense ne les » avoir jamais reçus ». Severin en conçut une grande amertume, d'autant plus que dans un article consacré à la *Littérature française de Belgique* (*Revue des Deux Mondes*, 1^{er} novembre 1922, p. 204-226), André Beaunier avait omis jusqu'à son nom ! « J'avoue que cela me va loin, con- » fessait-il à Mockel, ... Il ne faudrait » pas beaucoup d'... appréciations de » ce genre pour me faire renoncer à » la poésie. C'est du reste chose à peu » près faite » (6 janvier 1923). Il n'en était heureusement rien.

En Belgique, on était moins inattentif : le 19 août 1920, le Roi avait désigné Severin parmi les tout premiers membres de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises. Celle-ci fut installée solennellement le 15 février 1921. Dès le 14 décembre, l'écrivain y faisait une lecture : *Charles Van Lerberghe. Esquisse d'une biographie*. C'était un

hommage, mûrement réfléchi et solidement documenté, au poète de *La Chanson d'Eve*. Il y avait longtemps que son ami rêvait de lui apporter le témoignage de son admiration. Dès 1907, il avait pensé à publier les remarquables lettres qu'il possédait : le projet ne prendra corps que quinze ans plus tard : il faudra vaincre des obstacles, compter avec le manque d'empressement de Sand, qui s'était engagé à éditer le précieux manuscrit, en collaboration avec Crès. Ce sera, en définitive, *La Renaissance du Livre* qui, en 1924, exaucera les désirs des admirateurs de Van Lerberghe.

En cette même année, la même maison d'édition sortait *La Source au fond des bois* qui engrangeait la moisson des années précédentes. En 1930, quand *La Renaissance du Livre* réunira enfin en un volume — Severin n'avait-il pas rêvé d'être l'auteur d'un unique recueil ? — l'essentiel de la production de l'écrivain proche de sa fin, on y trouvera, en guise d'adieu, les vers *A un poète obscur* (p. 264-265) :

« Ton sort ? Il fut le sort de maint
poète illustre...

« ... Ne songe à personne d'entre
eux

« Et dis plutôt : Heureux les mé-
connus ! » (1927).

Malgré les déceptions, malgré une santé de plus en plus précaire, il persévérait dans ses efforts. Le 13 novembre 1926, à l'occasion du centenaire du romantisme, il tissait, devant ses confrères de l'Académie, la louange d'Alfred de Vigny, pour qui il avait toujours éprouvé une profonde admiration. Il continuait à faire ses cours, avec la même conscience. Il traduisait les *Nibelungen* de Hebbel, version aujourd'hui encore inédite. Dès le début du siècle il avait envisagé de mettre en français la *Judith* du même auteur, avec la collaboration de Franz Ansel. Il avait d'ailleurs, en 1912, prié celui-ci d'insister auprès de l'abbé Moeller pour que *Durendal* donnât sans retard la traduction des *Nibe-*

lungen due à Jos Vandervelden. Il fut fait droit à sa demande et la revue catholique publia ce texte, avec une brève introduction, en trois livraisons.

Mais si Severin faisait ainsi trésor des connaissances acquises, en son adolescence, à la *Domschule* d'Aix-la-Chapelle, il mettait aussi à profit « *l'lungo studio e l'grande amore* » qu'il avait consacrés à Dante pendant son séjour en Angleterre. Dès 1924, il réserve une bonne partie de son cours d'histoire des littératures romanes à « *l'altissimo poeta* » : nous possédons le canevas de ses leçons et nous y retrouvons le soin méticuleux auquel le professeur nous avait accoutumés. Depuis 1921, il pensait à faire des conférences sur la *Divine Comédie* : ce n'est qu'en 1926 qu'il put réaliser ce projet. L'Université de Gand organisait, dans la rotonde de la rue des Foulons, des séries de causeries : c'était de la haute vulgarisation qui, au témoignage des journaux, intéressait un nombreux public. Au cours de ces entretiens dont le texte nous est conservé, Madame Germaine La Vallée lisait des extraits du « poème » sacré auquel ont mis la main et le ciel et la terre », traduits par Severin lui-même. Les idées exposées n'étaient pas toujours orthodoxes : du moins témoignaient-elles d'une parfaite honnêteté intellectuelle.

À la même époque, Severin collaborait à Gand aux activités d'un Cercle Dante, qui se réunissait chaque semaine au Cercle artistique pour entendre la lecture commentée, faite par un de ses membres, d'un chant de la *Commedia*. Ces séances, véritables *lecturae Dantis*, étaient fort inégales et le poète faisait de son mieux pour en relever le niveau (lettre à Kochnitzky, 10 juillet 1925).

Dès le mois de mars 1921 il avait entrepris l'étude de l'écrivain suisse : Konrad-Ferdinand Meyer. Il allait, plus tard, consacrer ses soins à mettre en vers français seize poèmes de cet auteur : à l'accoutumée, il le fit avec talent.

Bien que sa santé lui donnât de

plus en plus de soucis, il voulut en 1928 construire sa propre maison. Dans ses notes personnelles il s'interroge : ne commettait-il pas une folie ? Il ne renonça pourtant pas à son dessein et le 7 juin 1929 il put aller habiter la demeure qu'il avait fait bâtir selon son désir et ses goûts, 27, place de Smet de Naeyer. Trois mois plus tôt, Mockel, Garnir et Gille lui avaient décerné le Prix wallon de Littérature, d'un montant de dix mille francs, institué par la Société d'Encouragement d'Art wallon.

Encouragement. Il était bien nécessaire. La santé de Severin lui laissait de moins en moins de répit. En novembre 1928 il fut atteint d'une congestion pulmonaire, qui l'obligea à suspendre ses cours. À moitié guéri il se hasarda à les reprendre en janvier 1929 ; en avril, rechute et à nouveau l'inactivité. Le docteur déclarait que « s'il guérissait » il resterait de toute façon fragile et délicat. En juin il se considérait comme convalescent et le 10 juillet, avec le consentement de son médecin, il interrogeait ses étudiants : tâche particulièrement lourde qui, comme il le dit lui-même, équivalait à une sorte de lent suicide. À la fin du mois d'août, il devait à nouveau s'aliter et cela pendant huit mois. Même dans cet état il trouvait la force de travailler, corrigeant les épreuves de la réédition de ses *Poèmes*, traduisant Konrad-Ferdinand Meyer : il confia au *Flambeau* seize poésies de l'écrivain suisse, dans une version française en tous points excellente (décembre 1930, p. 349-359) ; il se remettait à son adaptation des *Nibelungen* de Hebbel. À l'occasion du centenaire de l'indépendance belge, le journal *Le Soir* renouvelait l'initiative qu'il avait déjà prise en 1905 en publiant un ouvrage collectif *La Patrie belge*. Severin fut chargé de rédiger le chapitre sur la poésie de langue française. On retrouve, dans ce bref survol (p. 395-402), les qualités qui avaient marqué tous ses essais de critique littéraire : un grand souci d'objectivité allié à une honnêteté et

une rigueur intellectuelle intransigeantes. Il écrivit aussi quelques pages sur *Gand et la Flandre orientale* pour l'ouvrage illustré de M. Monmarché et E.L. Tillot *Toute la Belgique* (Paris, Hachette, 1929, p. 99-104).

Il savait que ses *Nibelungen* trouveraient malaisément un éditeur ; pourtant pendant l'hiver 1930, ayant pu reprendre ses activités universitaires il s'était remis avec ardeur à son adaptation : derniers efforts qui devaient rester sans lendemain, puisque le travail est toujours à l'état de manuscrit et que la dernière partie n'a pas subi la « dernière toilette ».

Désormais l'écrivain s'acheminait vers sa fin : il devait s'éteindre à Gand le 4 septembre 1931. Il laissait derrière lui une œuvre littéraire peu nombreuse mais de qualité. Quant au peintre qu'il avait été à certaines de ses heures, il nous reste quelques témoignages de son incontestable talent. Seul, à notre connaissance, le très beau portrait de Van Lerberghe a été, jusqu'ici, reproduit.

L'homme s'est défini lui-même à plusieurs reprises : il disait à Mockel que sa « sensibilité était un peu celle » d'un neurasthénique » (26 août 1918). Il protestait quand ses amis et correspondants le disaient modeste ; mais dans son *Journal*, inédit et mutilé, il notait le 25 mars 1923 : « Sois modeste, mais de cette modestie qui » n'est que l'exact sentiment de ton » mérite, voilé de réserve ». La réserve : c'est là sans doute la dominante d'un caractère que ses amis trouvaient parfois ombrageux et revêche ; en fait, c'était un grand timide. Quant à son art, nous l'avons dit, il s'est attaché à en définir les caractères dans de nombreuses notes. Relevons encore dans son journal : « L'essentiel est » toujours, dans un mode d'expression » artificiel, d'arriver à un naturel par » fait, en d'autres termes de faire » difficilement des vers faciles comme » Racine ». Hélas ! tout racinien qu'on le prétend :

« Severin, aujourd'hui fait difficilement »

« Des vers qui ne sont pas faciles » (5 décembre 1927).

On l'a quelque peu méconnu de son vivant et son purgatoire n'est pas encore terminé. Le 13 septembre 1953 une manifestation eut lieu à Grand-Manil : la « drève » de Penteville fut baptisée avenue Fernand Severin et deux plaques commémoratives furent apposées : l'une sur la maison natale, l'autre dans les murs de l'école, à l'ombre de l'« Arbre du Centenaire ». Plus récemment (6 mai 1970), l'Athénée de Virton rendit hommage à celui qui y avait, pendant plus de quatre ans, dispensé son enseignement : les discours prononcés à cette occasion ont été réunis en plaquette (Vieux Virton, Editions La Dryade). Une mosaïque, œuvre d'Ernest Bernardy, fut inaugurée dans l'établissement. L'Académie royale de Langue et de Littérature françaises possède un buste en bronze dû à Victor Rousseau.

Robert-O.-J. Van Nuffel.

Bruxelles, Archives et Musées de la Littérature, à Bruxelles. — Archives Mark F. Severin, à Bruxelles. — Archives Madame Franz Folie, à Bruxelles. — Paul Champagne, *La poésie de Fernand Severin [sic]. Essai sur l'idéalisme et le classicisme wallon*, Paris, 1923. — Paul Champagne, *Fernand Severin. Le poète*, Bruxelles, 1945. — Paul Champagne, *Fernand Severin. L'œuvre*, Taminet-Ath, 1957. — Elie Willaume, *Fernand Severin. Le poète et son art*, Bruxelles, 1941.

*STADLER (Ernst - Maria - Richard), écrivain, critique littéraire, professeur à l'Université de Bruxelles, né à Colmar le 11 août 1883, décédé à Zandvoorde-lez-Ypres le 30 octobre 1914.

Fils d'Adolf-Xaver, catholique, fonctionnaire de l'Etat, et de Régine-Catherine Abrell, protestante, tous deux nés en Bavière, Ernst quitta Colmar dans sa jeunesse avec ses parents pour Strasbourg où son père devait occuper une fonction élevée à l'Université. Dans l'acte de décès

d'Ernst, ce dernier apparaît comme fils du « kaiserlichen, wirklichen Geheimen Oberregierungsrats und Kurators der Kaiser-Wilhelms-Universität », ce qui peut se traduire approximativement par conseiller effectif privé supérieur du gouvernement et curateur de l'Université.

Il fit ses études secondaires au Gymnasium protestant de Strasbourg où ses qualités littéraires se révèlent déjà. Il entre à l'université en 1902. A l'âge de dix-neuf ans, il fait partie d'un groupement de jeunes littérateurs qui cherchait à s'imposer dans la vie culturelle de l'Alsace par l'édition d'un journal. C'est ainsi que sous la direction de René Schickele, naquit dans l'atelier du peintre Georges Ritzel *Der Stürmer* (« L'Assaillant ») dont le premier numéro vit le jour le 1^{er} juillet 1902. Le but de ce périodique était la renaissance artistique en Alsace. Ce groupement avait été présenté comme *Jüngstes Elsass* dans un numéro spécial de mai 1902 de la publication munichoise *Die Gesellschaft*, numéro alsacien auquel Stadler avait envoyé des poésies lyriques. *Der Stürmer* dut, faute d'abonnements, suspendre ses activités. Son programme était en fait une rupture avec la société bourgeoise.

Les beaux portraits reproduits par Karl Ludwig Schneider ne laissent pas deviner l'élément bruyant, condamné deux fois pour tapage et pour désordre grave et une fois pour désordre grave « wegen Ruhestörung und » groben Unfugs ». Sans doute, ne faut-il y voir que les conséquences d'une guindaille d'étudiant.

L'influence de cette courte époque au *Stürmer* fut considérable. Outre des amitiés durables, parmi lesquelles en tout premier lieu celle de René Schickele, elle donna confiance à Stadler dans son talent lyrique.

En 1902-1903, Stadler fait son service militaire à Strasbourg, au 51^e régiment d'artillerie. Il s'inscrit en 1904, à l'Université de Munich. Enfin, en 1906, il présente sa dissertation à